

Alain Pecunia

Entomologie (I)

Poèmes du siècle passé

ENTOMOLOGIE (I)

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût
Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

Le Dernier Maquisard

E-books téléchargeables sur lulu.com

« Littérature et fictions »

*Jeux d'enfants
Louise
La Fatwa
Le Prix du meilleur scénario*

Alain Pecunia

Entomologie (I)

Poèmes du siècle passé

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2007.
Tous droits réservés.

Entomologiste : poète

Printemps 1979

Écrire, c'est, en quelque sorte, épingler des papillons sur
une plaque de liège
Mais ces papillons-là sont les sentiments et la chair de la vie
même
Une fois, ils se révoltèrent et refusèrent obstinément de se
laisser épingler
Ils virevoltèrent en moi pendant des semaines et des mois
sans cesse et sans fin
Le battement de leurs ailes se substituant aux pulsations de
mon cœur
M'emplissant et m'attaquant de toutes parts de l'intérieur
Cette marée papillonnaire semblait irrépressible et près de
me submerger –
je sentais le moment où elle tapisserait tout mon corps, où
celui-ci deviendrait une immense ruche à papillons
Cependant, un jour de printemps, sans trop savoir pourquoi
ni comment, je parvins à les épingler de nouveau sur ma
plaque de liège
Pourquoi *se laissèrent-ils* épingler à nouveau – alors que j'y
avais peut-être renoncé à jamais ?...

I

C'était un temps à faire l'amour dans les foins
mais les hommes autrement en avaient décidé
La terre n'entendit pas
cette année-là
le rire des filles et le hahnement rauque des garçons
Seuls des hommes s'étendirent sur elle
– multitude
Au lieu de sperme elle fut baignée de sang
mais l'un et l'autre l'ensemencent pareillement
Au lieu de cris joyeux
on n'entendit que des râles d'adieu
mais la terre est sourde
sinon elle hurlerait à la mort

II

Un après-midi je rencontrai le Destin
c'était une jeune femme ancienne
sortie de la nuit des temps
Je crus qu'elle m'indiquait
une voie de chair et de sang
et me prenait la main
pour m'y conduire dans les premiers pas
au sortir d'un long hiver
Mais le Destin est trompeur
et fou celui qui croit lire
en ses décrets
On ne le reconnaît
que lorsqu'il vous a charrié
dans son cours
Et cette voie de chair et de sang
devint un univers de papier et d'encre
Mes généraux auront des tricornes de papier journal
et sur mes champs de bataille
de l'encre multicolore s'écoulera des blessures des soldats

Mes vaisseaux
de même
ne seront de bois
et ne vogueront pas sur des mers ordinaires
Quand je serai très vieux
mon corps, à l'intérieur et à l'extérieur
sera tapissé de papier –
quand je mourrai
je ne serai plus qu'une boule de papier –
déjà je ressens une transmutation étrange en moi –
mon sang ne commencerait-il pas
à se transformer en encre ?
O alchimie de l'amour
ô décrets du Destin !
Quel dieu ancien ai-je outragé
pour qu'ainsi il en soit ?

Hypocrite je suis
cela je l'ai choisi
Ce qui est encre et papier
deviendra sang et chair pour les autres
Et cela
seul le saurai

III

Le poète heureux en amour écrirait-il ?
Ah que non !
Il écrit pour dire
« Tu ne m'aimes pas
mais regarde donc mes vers
ils sont puissants
mille autres les lisent
et voudraient qu'à elles
ils soient dédiés »
S'il était heureux
il serait repu
– écrirait-il alors ?
Il a grand besoin qu'il en soit ainsi –
et en son secret
il rend grâce à l'aimée
qui lui donne raison à s'épancher

Dire à des milliers d'autres
à haute voix
ce qu'il susurrerait à elle seule
dans le bruissement de la vie
Les faire frissonner par ses mots
chacune croit alors qu'ils lui sont destinés
Les amants et les maris
mal à l'aise
tressaillent

La chanté-je ?
Non, je la piétine
La loué-je ?
Non, je la galvaude

IV

Est-il de la nature des rêves
de se réaliser dans la vie ?
Ne vaut-il pas mieux
qu'ils demeurent ce qu'ils sont –
des songes ?

Folie que de croire
à la réalisation
de son rêve le plus profond
et intime
Il est le ressort de la vie intérieure
par sa quête
Le réaliser
est briser ce ressort
Trouver le Saint-Graal
et tout n'est plus que dérision

Ainsi le ressent le poète
quand il chancèle
alors qu'il n'aspire qu'à cette quête
qui lui donne sens

V

Je l'aimais
Quand elle frissonnait
je tremblais
Quand elle laissait
échapper un cri
mille j'en hurlais
Quand son regard chavirait
en elle mon corps pleurait
Lorsqu'elle se refermait
au désert j'étais rejeté
désert chaud et brûlant
d'attente et d'espérance
Lorsque
pour toujours
elle se referma
toutes les couleurs, les senteurs
tous les noms et les objets de la vie
tous les sons
s'estompèrent peu à peu
tout, alentour, se transformant

en une immense banquise
blanche et lumineuse
linceul de lin frais m'enveloppant
et me réchauffant quelque peu
dans ce grand désert de glace
où je n'aperçois
que le reflet de son visage
Et je crie à la nuit
et je hurle à la mort
sans même l'écho du loup
sinon l'ululement du vent

VI

Là est le secret du poète
ses vers peuplent le désert en lui
A la mesure de son imagination
un univers surgit des glaces brûlantes
La mort se pare de vie
miroir de l'esprit en désespoir
vers lequel il accourt
traçant mille arabesques

Le miracle est tel
que le fruit de son délire
non seulement est réalité pour lui
dément à la lisière du néant
mais féerie pour celui qui l'écoute
Le poète est loué à l'aune de sa folie

On indéfini et collectif a besoin du poète
il refait surgir le rêve
ensommeillé en chaque *on*
il appelle à une vie autre
donne illusion
Pour lui telle elle restera
même si tantôt
dans son propre piège il tombe
Car il sait que son cœur
ne battra plus que par intermittence
juste le suffisant pour survivre
Jamais plus il ne connaîtra
le trop-plein enivrant de l'amour
Par ses mots
il en restitue l'apparence
mais à vous
la réalité il en donne
Et telle est sa fonction
sublime pour certains
dérisoire pour d'autres
depuis le début des temps humains

VII

Se consumer, se brûler
non pour renaître de sa chair
Des cendres
des lettres éparses surgissent
Un souvenir ancien
leur donne sens
souvenir-squelette...
Que ne s'en aperçoit-on !
Les hommes
à ce point
sont-ils illusionnés ?

Mais celui qui
de la vie
ni ne jouit ni ne souffre
a-t-il jamais vécu ?
La plante en serre chante-t-elle ?
L'oiseau encagé vit-il ?
Boîtes à image et à son
ne sont-elles pas chimères ?

M. et Mme On
molletonnent leurs sens et leur corps
d'objets-murailles
Ils s'étonnent
n'entendant plus leur cœur
ni leur souffle ni leur chair battre
M. et Mme On
sont des emmurés vivants qui l'ignorent
De toute façon
ils ignorent tout
même qu'ils sont nus
Il ne savent qu'une chose
et comme ils n'en savent qu'une
ils la ressassent
le ressassement étant une fonction
parallèle et complémentaire de la digestive
– Or donc ils ne savent qu'une chose
qu'ils ne sont jamais responsables de rien
Selon les siècles et les lieux
les responsables se nomment
les dieux, le diable, la peste
le juif, le nègre, le partageux anarchiste
l'intellectuel, l'ouvrier, le paysan
le mauvais riche
(M. et Mme On pensent qu'il y en a de bons)
les autres en général et en particulier
la petite vérole du Régent
la prostate du Président
la maîtresse incompréhensive et exigeante de M. On
l'amant volage de Mme On

l'hérédité, le métèque
l'atome qui détraque les saisons
la chance – des petites aux grandes
papa maman
les enfants voulus pas voulus qu'on *ême* malgré tout
qui vous emmerdent tout de même
mais que l'on couve
sous le regard de M. et Mme Qu'en-dira-t-on
la malchance – des grandes aux petites
la guerre
la conjoncture
internationale, nationale, boursière, sociale
universitaire, économique, météorologique
ministérielle, psychanalytique, régionale
départementale, communale et vicinale
– oui, vicinale, la plus méconnue
mais qui deviendra aussi importante
que la conjoncture mondiale
quand elle ne sera plus méconnue
bien sûr

La vie,
monsieur et madame On
elle, la Grande Dame
elle vit
elle est amour et mort
elle est sueur, douleur, joie
chiure, pissure, passion
brûlure, déchirure, don

extase, contre-don, battements
cris au pluriel
plaie, fripure, beauté
ahanement, sang, orgasme
souillure, grandeur
Et cela n'est pas un songe

VIII

Poésie que j'ai fuie
regardée de haut avec mépris
de crainte de me donner à toi
de peur et de frayeur
Tu m'attends là à ce carrefour
près ce calvaire dérisoire et noir de temps
Tu sais que l'angélus
sonne l'heure de nos retrouvailles
Que mon arrogance passée
devant ton regard clos
devient supplication et plainte
car j'ai besoin de toi, Chimère
et tu en abuses
N'ai-je aimé
au-delà de mon lot
pour être reçu par toi
sans tant de réticences
Ouvre-toi à mes paroles
épuisons-nous
à la nuit tombante

dans le frôlement des ailes nocturnes
éveillons-nous
– à la rosée –
à la nouvelle vie
Rejoignons-nous souvent
en ce lieu
pour nous aimer et apprendre l'espoir
Fais que mes chants
soient d'amour pour les petits des hommes
qui ont besoin de mots pour grandir
Évite-moi ceux
qui conduisent à des désespérances
La vie est belle
il faut le crier
hurler à la vie
au-delà et plus encore
pour couvrir les cris de mort qui montent
pour les refouler
en deçà
où ils devraient toujours se terrer
Ces cris
sans cesse
resurgissent
ils bercent les oreilles
ils emportent les esprits
Les hommes aiment à se laisser forcer
à troquer la chair contre l'airain
le cœur contre les bottes
à tuer pour convaincre
et se donner l'illusion de vivre

Des rumeurs
Viva la muerte
se répandent
Des fusils
sur leurs cibles invisibles
se pointent
Le cœur de marbre de statues
éclate
en étoile sanguinolente
Nombre s'habitue à la mort
indifférent aux crânes
fracassés
des enfants
fasciné par la mort de l'autre
« Se détruire, se détruire ! »
clament les hommes
si peu s'aiment-ils
« Détruisons, détruisons ! »
reprennent les clameurs antiques
L'homme est grandement malade
malade de lui-même
il ne s'aime pas

Que la poésie
ne soit pas que magie
Que le rêve
de songe
devienne force innombrable de la vie
Que les mots
à mitraille

crachent sur la mort
Que le verbe
au silence sans fin qui s'étend
ferme le pas
Que la vie explose
et étincelle
en amour
Que l'homme sache armer son cœur
pour ne pas être proie
Que les moissons humaines se lèvent enfin
avant que d'être fauchées
Que les prochaines semailles soient faites
avant que la terre
à jamais
ne sois stérile
Que l'homme enragé morde la glaise
à pleine bouche
pour être ramené à la vie
Qu'insensé
les senteurs de l'amour il redécouvre
pour oublier l'odeur de la poudre
et du cuir mort

Cœurs repus
oreilles céruminisées
entendez les cris de détresse
et les appels à la vie
entendez, entendez !
Ouvrez-vous

vivez la vie
vivez-vous
Sinon
pour longtemps
préparez-vous à pleurer
au-delà de toute larme

IX

Poésie
tu n'es plus chimère
tu t'es ouverte à mes mots
tes lèvres sont humides
d'encre et d'effluves intimes
Ton regard chavire et se ferme
un instant tu te donnes
pour ensuite te reprendre
et tu sais que cet instant suffit
pour captiver l'enchanteur
qui croyait te séduire et te posséder
Tu ne donnes pas
tu prends

Ta chevelure se mêle
et colle à ton visage
perlé de sueur
En un cri rauque
tes lèvres s'entrouvrent
cri de plaisir ardent
cri de victoire
lequel dois-je croire ?
Qu'y a-t-il
en amour
à discerner...

X

Besoin tu es
mes mots vont à ta recherche
Je crois au vent qui parle
son murmure est présage
il te dit mon appel
j'imagine qu'il t'émeut
ne voulant savoir qu'il t'agace
et que tu refuses de te livrer
à ses caresses importunes

J'ai besoin de mes mots pour t'appeler
mais un jour
de leur son je tomberai amoureux
Au lieu de rechercher les courbes de ton âme
j'irai à la découverte
de sonorités nouvelles et insolites
qui me procureront mille sensations
inusitées et exotiques

Le support de mes vers
tu deviendras
ils te servaient
tu leur serviras de faire-valoir
Déjà je m'éprends d'eux
les dire m'est plus doux qu'une caresse
et je chavire
quand ils font rougir une inconnue
Pénétrer un cœur
parfois
est un jeu plus tendre
que de pénétrer un corps
Et mes mots changent de corps
dès que leur logis se fane et se ride
dès que ses traits s'alourdissent
et les courbes s'empâtent
Ces corps
un jour
seront parcheminés telle une croûte de sel
avant que de se décomposer

Seul le tien j'eusse aimé voir vieillir
car je connaissais son âme

XI

D'aucuns
d'amour ou de blessure d'âme
meurent de grand languissement
ou subitement
violemment même
Le poète, lui
de toute douleur
fait mot
Tant que l'encre s'égoutte
au bout de sa plume
se transvasant de son corps
il chante, il chante
Componction, suicide, folie
peuvent être également son lot
Également, dis-je
mais alors la douleur est ancienne
car il ne craint qu'une seule malédiction
que l'encre se tarisse
qu'elle n'émette plus que balbutiements informes
où même quelque initié

ne peut plus identifier le génie
Également, oui
quand cette malédiction se matérialise
Pour la devancer même
tant elle le hante
Les vers éloignent la mort
tissant une invisible moustiquaire
entre le poète et cette garce
Tant qu'il écrit
lointaine elle est
même en l'évoquant
Tant que des mots s'échappent
il suspend le cours de son temps
demeure sans frayeur
et du haut des plus vertigineux à-pics
interpelle les cieux et les mers
Mais à chaque mot qui s'écoule
de même la vie
On peut transfuser
d'un être à un autre
du sang
cela le poète le sait
surtout la science
mais on ne peut lui transfuser de cette encre
alchimique
née de son propre sang
qui s'écoule
la drôlesse
à chaque souffle versifié

XII

J'ignorais qu'une douleur pût être telle
qu'elle devînt la Douleur
majuscule et sans nom
comme elle laisse sans voix
si intense qu'à peine s'en aperçoit-on
Lorsqu'elle vient à s'estomper
reprenant possession de soi
après une longue convalescence
on l'identifie
on la nomme et un instinctif recul saisit
d'effroi
à la fois de ce à quoi on a échappé
et de ce que l'on reconnaît
Mais comme l'amour
son œuvre elle a accomplie
Un autre est né en vous
vous tâtonnez vers votre ancien visage
tel l'homme fait
tenant entre ses doigts sa photo adolescente
Au savoir
l'homme paie tribut d'un masque de vieillesse

XIII

Que ces mots étoient dans les cœurs
et sachent prendre par la main
pour mener au pays des rêves

Le bonheur est là
il ne court pas
il est immobile
prêt à se laisser saisir
Mais l'homme
ne cesse d'entreprendre une folle course
il tourne, tourne
et virevolte alentour
Il lui suffirait de faire une pause
et de savoir regarder en lui
il suffirait –
Pourquoi se fuit-il ?
Pourquoi ?
L'homme est un lémurien
il s'élançait au-devant de l'abîme

et fou à ses yeux celui qui ose l'interrompre
car le nombre
pour M. et Mme On
fait loi et raison

Chante
chante la vie et le bonheur
les petits des hommes en ont grand besoin
et ceux qui viennent
bien plus encore
De ce chant
les hommes ont toujours eu nécessité
Souvent
ils hésitent à le reprendre –
parfois ils osent
jamais bien longtemps
on leur interdit de chanter
Mais un jour
ce chant
ils le reprendront
et seront tant et tant
qu'ils passeront outre
Oui
un jour
un jour
les hommes passeront outre
Ne cessons jamais de l'apprendre aux petits des hommes
ce chant
l'amour, la joie
le bonheur sont de ce monde
l'homme est son propre ouvrier d'amour

XIV

Cette nuit-ci
je restai éveillé
attendant la pluie
qui éteindrait la soif
de la terre et de mon corps
et j'attendis, j'attendis
en vain
Mais l'attente
si inutile est-elle ?
De ce temps tendu comme une corde
quelque chose semble surgir
une chose qui se peut palper
une –
une chose, quoi
une chose qui est demain

XV

Il était des temps anciens
où il était interdit
de chanter, de rire, de rêver
Petits des hommes
ces temps anciens
ne sont jamais de l'histoire
ces temps anciens-là peuvent
à tout moment
redevenir l'avenir et le présent
Petits des hommes
l'histoire nous concerne toujours
Ne cherchez jamais à oublier
ce qui a été désagréable
et peut le redevenir

L'homme est mémoire
Petits des hommes
apprenez à vivre avec votre mémoire

XVI

Quelle lassitude
Parfois
sur le chemin
quand la saveur se perd
quand la voix de l'aimée
plus rien ne signifie
Il n'est pas possible que le goût des choses
cette senteur de vie si enivrante
ne réapparaisse plus
il n'est pas possible
Elle ne resurgit pas
comme si jamais

Le corps
de ses vieilles cellules
se défait pour la dernière étape
pour renaître il doit mourir
mais cela on l'ignore
on croit qu'il meurt pour mourir
les gains ne semblent que d'ultimes sursauts

Pourtant, pourtant
il va renaître
et il renaît
Cette expérience
chacun devra la vivre
nul ne pourra la transmettre
aucun mot ne portera réconfort
tant la désespérance est grande
aucune caresse ne portera apaisement
tant elle paraîtra étrangère
aucun sourire ne sera perçu
tant il sera rictus

Et l'homme se redressera
conscient d'être plus vieux
douloureux seront encore ces premiers pas
et comme mécaniques
mais les nouveaux muscles iront s'assouplissant
le pas plus assuré
le regard à nouveau quètera l'horizon
la poitrine s'enflera à mesure de la marche
Un détail attirera l'attention du promeneur
un papillon blessé l'apitoiera
il aimerait avoir le don de guérison
une bécasse l'émerveillera
il lui criera qu'il ne voulait pas l'effrayer
un nuage s'étirera paresseusement dans le ciel
il y inscrira le contour de son rêve
un épi de fleurs reposera dans son poing

il guettera un inconnu à qui le remettre
peut-être vous, monsieur le lapin
ou vous, madame l'écureuil
ou à la pluie
au soleil, au froid, au chaud
à la douleur, au plaisir, à la mort
à la vie
à cette salope de chouette de vie
de chouette de vie

XVII

Poète
retomberas-tu toujours sur tes pieds ?

Hum

Le crois-tu vraiment ?

Peut-être la poésie ne sert-elle que le poète
lui permettant de jongler

Mais encore ?

Elle est faite par lui pour le servir

Et celui qui écoute le poète ?

Un paresseux

Un paresseux ?

A voix basse : Rien qu'un paresseux

Ne serait-ce là une pointe de mépris ?

Que nenni
il laisse tous les risques au poète
il achète son sang –
il achète du sang et de la vie
contre espèces sonnantes et trébuchantes
mais il s'en repart les mains vides
tout ne s'achète pas
le précieux ne se marchande pas
la vie n'est pas commerce
elle est un chemin incertain
sans garantie aucune
la méthode n'est pas brevetable
d'une part, elle ne servirait de rien
d'autre part, les puissants feraient faillite
faute de peuples à tondre

La vie nous attend
comme elle attend chaque homme
depuis que le monde est monde
Elle attend
tantôt lasse
tantôt espérante
Elle attend
Et elle s'interroge
« Mai où diable sont-ils
au lieu de s'aventurer jusqu'à moi ? »
Madame la vie

quelle foi vous gardez en votre amant
que nous sommes en des temps
où il osera encore s'aventurer à aimer
Vous aimez les hommes
madame la vie
et pour que vous les aimiez
avec toute cette expérience
accumulée millénaire après millénaire
il faut vraiment que sommeille
au cœur de chacun
une braise
« Oui, oui, je les aime
monsieur le poète
J'attends mon amant
Préviens-le
qu'il ne s'égaré en chemin
préviens-le
Et surtout
dis-lui que
moi
je ne désespérerai jamais de lui
Je suis Madame la vie
Madame la vie... »

XVIII

Des nuées
des nuées
des roulements sourds et touffus
des fulgurances
des râles
des regards asséchés
l'hébétude dans les cœurs et les esprits

Les hommes ont laissé les portes du ciel
ouvertes à leur malheur
les hommes veulent que la guerre
soit une calamité
les hommes ne veulent pas s'entendre dire
qu'elle est de leur ressort
les hommes ne veulent pas changer
leurs habitudes et leurs manies
Ils disent
« Qu'y pouvons-nous ? »
Tout !

« Non, nous sommes trop petits »
Alors grandissez-vous
Les hommes, devant l'effort
ne disent pas
« Ce sera difficile »
Dans leur langage à eux
ils disent
« c'est hors de portée »
« c'est utopique »
Quand les hommes ne veulent pas
ils disent qu'ils n'ont pas le choix
ensuite
ils pleurent des larmes de sang
Certains se révoltent
nombre fait le gros dos
il dit
« Faudra pas recommencer
faudra changer nos habitudes »
Mais il recommence
ne change pas ses habitudes
Les hommes savent qu'il ne s'agit point là
de fatalité
ils savent que tout dépend d'eux

Que leurs enfants
dès à présent
les montrent du doigt
et les accusent du plus grave péché qui soit
le péché de négligence
Que leurs enfants
aussi

les accusent du plus grand crime qui soit
le crime de manque d'amour
Que les enfants
dès à présent
sachent que peu leur importe
le monde dans lequel ils grandiront
eux et leur descendance
que demain
même
que demain
il n'y ait plus de monde
plus de vie
Qu'ils le sachent !
et que partout
en tout lieu et toute circonstance
ils montrent du doigt leurs aînés
et leur demandent
poliment
monsieur madame
papa maman
pourquoi vous n'aimez pas vraiment les petits enfants
POURQUOI ?

XIX

Tantôt
cette musique intérieure
se met à bourdonner sans rime ni raison
puis à marteler
alors que l'instant d'avant
elle berçait
accompagnant le rythme de la vie
Les mots et les images affluent
avec le sang
il est le grand fleuve de la douleur
et de la joie
il charrie pépites et scories
l'âme chavire de son trop-plein
Tapi
le poète surveille son régime
s'alerte souvent en vain
maudit le grand fleuve
flot stérile
s'en détourne dédaigneux
pour ne point succomber

à la tentation de l'implorer
de pleurs amers
mais il reprend vite sa veille
il sait que le temps passe
que s'il s'en désespère
il en espère aussi
que le fleuve tumultueux
atteindra sa plénitude
et qu'il en sera le premier bénéficiaire
Le poète s'apprête
alors
à se faire univers
il exige toute l'âme
son logis lui est exigü
il se projette vers les étoiles
se dissout atome par atome
en chaque grain du corps
parcourt les étendues océaniques
telle l'année-lumière
– non, non, bien plus encore
il est à la fois en tous les points de la vie
il est ici
mais il n'est déjà plus là
et il est la Vie
il choisit, teste et expérimente
mille et une cornues sont à sa disposition
Il est le grand alchimiste de l'Univers
il peut tout
mais il se détourne
qu'importe pouvoir tout ?
qu'importe !
Seul l'amour l'invite

seul un certain corps
seule une certaine âme
qui veille
à son tour
derrière le regard qui l'aspire
maelström sans fin
et l'emprisonne

XX

J'ai voulu t'oublier
connaître la renaissance d'un amour
sans cesse tu réapparaisais
en moi imposant ton absence
Un soir
j'ai cru t'avoir oubliée à jamais
à jamais
Je pensais être libéré du maléfice
Pourtant
jamais je n'ai été si malheureux
et si proche de la mort
En moi
à nouveau je t'ai retrouvée
Alors à jamais
j'ai compris que c'est toi
que je n'ai cessé d'attendre
que j'attends
Toi seule
qui as su pénétrer en mon âme

ÉPILOGUE

Que de ruse
pour occulter la vérité
Le poète interprète et transfigure
maquille et émerveille la réalité de son verbe
mais ne la transforme pas
Il n'est ni magicien
et n'a jamais été maître
de quoi que ce fût
La petite bête
en son âme s'insinue
et le fait son porte-parole
Lui ne fait qu'attendre
attendre la venue de la petite bête
bien humblement
toute honte bue
Le poète est le plus pauvre des serviteurs
mais ne le plaignez pas
car à nul autre état il n'aspire
et n'envie pas votre sort